

Tine Laclos : rebaptiser la guerre

Les Enfants d'Ossibova, de Tine Laclos, La Contre Allée, coll. « La Sentinelle », 21 août 2026, 114 p., 16 €.

Ossibova est une crique de l'île croate de Brač. Elle gagne une consonne et devient Ossibova. Mostar se défait en Vishémost, la Neretva en Néréva, l'Adriatique en Yadrânska, Split en Spalât. La carte reste identifiable, mais la langue qui la nomme a subi un léger dérèglement. Les bourreaux, eux, perdent leur nom entier. Snyeg, cinq ans, les appelle les « hommes-tremblement-de-terre ». Ce déplacement du vocabulaire commande tout le premier roman de Tine Laclos.

L'histoire commence par une course. Dinko a onze ans, sa mère l'a caché sous une marmite dans la cour des cuisines d'un camp, et il court, les chiens lâchés derrière lui, jusqu'à la barque du passeur. Elle lui avait parlé d'un pays du sud et d'une mer. Image classique de l'eldorado.

Le récit avance par des phrases brèves, en italique, détachées du reste : « Va jusqu'à la haie », « Rejoins le fleuve », « Nourris-toi maintenant ». Elles ne sont pas attribuées, et l'on hésite longtemps entre la mère, la volonté de l'enfant, ou bien même le narrateur. À l'arrivée sur l'île, la voix prend une inflexion maternelle : « Bienvenue à Ossibova, mon trésor. » On peut dès lors relire les injonctions qui tenaient Dinko debout comme le prolongement intérieur de la voix de sa mère. Mais le dispositif ne s'y enferme pas. Plus tard, lorsque Dinko voudra repartir, l'homme qui le recueillera reprendra à son tour, en italiques, l'appellation « mon trésor ». Sa femme murmurerait ensuite *blago mo-y*, « mon trésor ». La voix qui guidait l'enfant passe ainsi de la mère perdue à ceux qui, peu à peu, prennent sa place auprès de lui.

Les premières lectures parlent de voyage initiatique, de migration ou de résilience. À mon sens, cette perspective escamote ce qui fait la singularité du livre. Le travail de Laclos porte sur la langue par laquelle l'Histoire nous parvient autant que sur le sort de l'enfant pris dedans. Le procédé gagne aussi la religion : les mosquées deviennent des *dzhamiya*, tandis que les communautés chrétienne et musulmane sont désignées comme *slavnie* et *manski*. Il touche même à la manière dont Dinko nomme ceux qu'il rencontre. Dès le deuxième chapitre, bien avant l'apparition de Snyeg, les gardiens lancés à sa poursuite deviennent « Les-hommes-du-camp » ; quelques chapitres plus loin, ceux qui viennent chercher son père sont des « hommes-tout-habillés-de-noir ». Dinko ne nomme ni une armée, ni une idéologie. Il rassemble dans un seul mot ce qu'un enfant peut immédiatement voir d'eux. Leur fonction, leur uniforme, la menace qu'ils représentent.

Snyeg apparaît au tiers du livre. Cinq ans, seule dans une crique brûlée, une robe

délavée sous une veste militaire d'homme, elle accueille Dinko en lui jetant deux crabes au visage. Le personnage pouvait tourner à la petite sauvageonne, celle que l'adulte trouve merveilleuse parce qu'elle plonge nue et parle aux poissons. Laclos lui épargne ce sort en montrant une imagination qui dysfonctionne. Snyeg organise des batailles pour obtenir davantage de blessés dans son hôpital, et quand les patients manquent, il suffit de « recommencer-la-guerre ». Elle est tour à tour l'infirmière, le médecin, la « médecin-directeure-très-supérieure-et-très-occupée », et ses carnages grossissent jusqu'à inquiéter Dinko.

Le jeu reproduit ce dont il devrait la protéger. Dans la réalité, les adultes ont décidé qui frappe, qui meurt, qui soigne et qui regarde. Dans la crique, elle distribue les rôles, fabrique les victimes dont elle aura besoin, et rejoue la scène jusqu'à pouvoir en tenir la fin. L'imaginaire-refuge qu'on prête d'ordinaire aux enfants de la littérature de guerre ne suffit pas à décrire ce qui se passe ici, où l'imaginaire abrite Snyeg et la remet chaque matin dans le feu.

Quand Snyeg raconte enfin, le roman passe à la première personne et donne à mon sens ses pages les plus tenues. Elle a vu des hommes emmener son père les mains liées, entendu ses frères et sa mère à travers les flammes, nagé jusqu'à l'épuisement. Pour ne pas couler, elle s'est changée en algue, et elle ajoute que c'est difficile, d'être une algue, avec le sérieux de quelqu'un qui décrit un métier. Avant l'incendie, dit-elle, sa *tsyélamoya* – sa famille entière – prononçait chaque jour des mots nouveaux, qui avaient des couleurs et des odeurs, sans que la petite sache qu'elle recevait un héritage. Après, il ne reste que le vocabulaire de l'ordre et de la discipline, des mots tristes, sans parfum et sans couleur (je paraphrase). Elle interdit alors de chanter trop fort, de danser, d'avoir des aiguilles de pin dans les cheveux. Elle enfle la veste de son père et devient son propre commandant. Le règlement militaire passe à l'intérieur d'une enfant de cinq ans, sous la forme d'un code pénal domestique dont elle est à la fois l'auteure et la coupable.

C'est là que les mots composés cessent d'être pur ornement. Snyeg fabrique des noms parce que les noms disponibles ont été salis, et le roman lui fait presque théoriser l'opération. *Tsyélamoya* est un nom comme une cachette de mots, que les hommes-tremblement-de-terre ne pourront jamais comprendre. Lorsqu'elle cherche où s'appuyer après l'incendie, ce qu'il lui faut est un « quelque-part-qui-tienne », où le trait d'union tient lieu de sol. L'autrice rebaptise le monde comme son personnage, et ce qu'on prenait pour un pittoresque devient le principe du livre.

Reste que l'Histoire n'est pas un conte et que les bourreaux ont eu des noms. Les barbelés, le typhus, les uniformes noirs, les fosses karstiques, la géographie dalmate et bosnienne renvoient à la Yougoslavie démembrée pendant la Seconde Guerre mondiale, et singulièrement aux violences oustachies. Après avril 1941, l'État

indépendant de Croatie mena contre les Serbes orthodoxes une politique d'expulsion, de conversion forcée et d'extermination, persécuta les Juifs et les Roms, fit jeter des corps dans des gouffres naturels. Le roman ne prononce ni « Oustachi », ni « Serbe », ni « Croate », ni « Bosniaque », et ne date rien.

Le choix se défend pour Snyeg. À cinq ans, ce qu'un manuel appellera unité militaire, on l'appelle un tremblement de terre. Mais Dinko, qui a lu au monastère l'histoire des janissaires prélevés dans les familles chrétiennes, connaît les confessions et les querelles de communautés, et le narrateur expose sans peine plusieurs siècles d'histoire impériale. L'effacement des noms ne relève donc pas de l'ignorance enfantine. C'est une décision d'autrice et, très honnêtement, elle coûte. Certes, le roman gagne une portée de fable, mais il risque de substituer à une persécution datée la catégorie beaucoup plus accueillante de « guerre des adultes ». Or un camp a des gardiens et des détenus, et un homme fusillé au bord d'une fosse n'est pas l'un des deux participants d'un conflit.

Laclos paraît sentir la difficulté, puisqu'elle invente le Takaar. Dans les récits de Snyeg, la *yama* libère périodiquement des monstres à figure humaine, soumis à un grand janissaire lui-même arraché aux siens dans l'enfance et qui a remplacé l'amour perdu par la gloire. Le retournement de la victime en tyran a de la force et une lourdeur proportionnelle. On peut en effet lui rétorquer que les responsabilités, les idéologies et les appareils d'État s'y dissolvent dans une légende sur le mal qui recommence. Snyeg a le droit de penser ainsi, le roman n'y est pas obligé, d'autant que l'épigraphe empruntée à Roberto Scarpinato invoque les institutions et leur devoir de garantir le droit à la fragilité. Laclos excelle à montrer ce qu'il advient d'un enfant quand les institutions disparaissent, mais convainc beaucoup moins quand le Takaar transforme la politique en malédiction. J'y vois une vraie facilité.

Le bestiaire est plus complaisant et l'on comprend la fonction du loup orphelin avant qu'il ait fini de trotter. Seul le faucon échappe au conte, puisque c'est lui qui blesse le loup, et que la plainte de la bête fait naître l'amitié. La mort de Snyeg relève du même excès de préparation. Fascinée par un avion militaire, la fillette observe les mouettes pour comprendre le vol et s'entraîne à devenir pilote en plongeant de la falaise. Puis un combat aérien éclate, un appareil s'écrase, et Dinko trouve près de la carcasse un morceau de la veste militaire. La scène est terrible et très belle, mais elle est aussi d'une justesse qui laisse songeur, car l'événement survient exactement là où le symbolisme l'attendait.

Le retour sur le continent résiste mieux au programme. Dinko atteint Vishémost et s'allonge, épuisé, sur la tombe d'un enfant dans un cimetière *manski*. Milàn et Miryana, dont le fils est mort d'une pneumonie quelques mois plus tôt, le ramassent gelé et l'emportent chez eux. Il appartient à l'autre communauté. Miryana le soigne ; un soir il

la remercie : « Kfala Maïka. » Merci, maman. Le geste vaut discours, et le roman ajoute un détail qu'on aurait tort de laisser passer : elle écoute les chants de la Yevdaya, dont une malédiction lancée contre les *seylerfeys* de l'empire, ces officiers que le récit associe aux convois d'enfants prélevés. Or il y a eu des *seylerfeys* dans sa famille, et elle en vient à croire que son fils est mort du sang qui coule dans ses veines. Celle qui recueille un enfant arraché aux siens descend de ceux qui arrachaient les enfants. C'est le seul endroit du livre où le mal transmissible sort de la légende et prend le visage d'une femme qui se croit coupable de la mort de son fils.

Milàn, tailleur de pierre, fait du garçon son apprenti. Dinko entreprend pour Snyeg une arche-mausolée qui enfle et devient une fresque ; quand la pierre refuse de rendre la morte, il se lève pour l'abattre à coups de pioche. Milàn le retient et parle de l'irréparable, puis de la *kamèn*, qui ne rendra pas les morts et n'apprendra au garçon qu'une chose : qu'il peut encore imprimer une forme dans la matière. Le propos est juste, mais Laclos avait su, cent pages durant, confier ses idées à un loup, à une fosse, à des mots d'enfant et à un lambeau de veste brûlée. Ici elle prend la parole par la bouche du sculpteur et l'on entend le roman s'expliquer.

L'arche n'est heureusement pas le dernier mot. Dinko rentre, trouve dans la cour les petites voisines qui préparent un spectacle et lui proposent d'y jouer ; jusque-là, le jeu appartenait à Snyeg et à ses guerres interminables. Cette fois il accepte, invente un royaume, un loup, un magicien, et prévoit que Sima recevra des blessures terribles, mais qu'il la soignera et que, bien sûr, elle finira par guérir. Snyeg recommençait la guerre pour remplir son hôpital ; Dinko recommence une histoire pour qu'on en sorte vivant.

Le livre est plus bizarre, plus ambitieux et plus contestable que son résumé ne le laissait craindre. Ce n'est pas lui rendre service que de le ranger parmi les récits d'enfance et de résilience. Snyeg appelle les bourreaux les « hommes-tremblement-de-terre ». À cinq ans, elle a raison, ils arrivent et le sol cesse de tenir sous les pieds. L'Histoire a conservé leur nom et le premier roman de Tine Laclos tient dans l'écart entre ces deux savoirs.

Charles Garatynski